

*Blues*

Oui – c'est bien toi. Mon songe avait inventé ton rythme et tes contours.

Seule musique sur ses ondes lointaines, tu chantaï dans mes veines mortelles un obscur mouvement perpétuel qui ne trouvait sa fin. Un soir, sans que tu l'aies jamais su, le remous d'une porte tournante te fit passer dans le courant.

Maintenant, prisonnière de ce sourd dédale, tu ne pourras partir que quand mon cœur aura cessé de frapper à ta porte et qu'il n'y aura plus personne.

\*

Une trombe s'est promenée entre toi et moi comme entre le ciel et la mer.

Et maintenant tu dors comme le Pacifique à midi. Tu respires si profondément et moi, comme une barque brisée, je me laisse bercer par la douce houle de ta poitrine.

Tu tiens un gardénia contre ta gorge sombre  
comme pour dire «Notre royaume n'est que de ce  
monde», mais tu as parfumé ma vie pour toujours.

\*

Écoute – mon cœur bat quelque part en moi  
comme l'hélice au fond d'un grand navire.

Dans ses cursives obscures, il n'y a plus que  
l'écho parfumé de tes pas et le capitaine que tu as  
grisé pour qu'il n'arrive jamais.

\*

Derrière les jalousies closes où, rayés de lumière,  
nos deux corps debout apaisent une moiteur prin-  
tanière, je regarderai les grands navires désertier  
notre rade brumeuse et m'appeler longtemps vers  
d'inutiles voyages.

Derrière les jalousies closes, je pense aux lilas que  
tu tiens. Je ne sais plus ce qu'ils savaient jadis, dans  
un pays lointain.

\*

J'ai respiré ton corps comme les plus nobles  
fumées. Je l'ai attiré jusqu'au fond de mes poumons  
si loin, si haut que je n'ai pu me retrouver.

Tu aurais dû, à ce moment, doucement serrer ma gorge et puis la briser si le tam-tam lointain de ton cœur ne m'avait fait lâcher ma proie et retourner à l'ombre de tes bras dorés.

\*

Le son de ton plaisir  
est celui d'un violon  
qui pour pouvoir mourir  
n'écoute que l'horizon.  
Fruit chu dans l'eau dormante,  
ma bouche en toi s'endort,  
balancée loin du bord  
sous l'onde retournante.  
Je ne veux pas savoir  
si d'autres t'y retrouvent,  
si derrière ce miroir  
tu fuis par d'autres douves ;  
lorsqu'à la surface  
je cherche mon reflet  
je ne vois que ta face  
et la nuit qui renaît.

\*

Le long de ton doux corps  
j'ai voyagé plus loin  
que ne le veut la mort  
ou le vent des marins.

C'est une île inconnue  
montée du fond des mers  
où mon cœur vit tout nu,  
bien loin de l'univers.

Mes baisers tournent autour  
comme ceux de l'océan.  
Je t'aimerai toujours  
sans que tu saches comment.

Aujourd'hui ou demain, ce matin ou ce soir  
ici même ou très loin, peut-être aussi trop tard,  
lorsqu'il faudra mourir bâclant les souvenirs,  
sourire pour de bon et sombrer comme les navires.

Je partirai rejoindre au-delà de l'horizon  
ce que vos yeux voyaient, ce qui n'était pas moi  
et je pleure maintenant de penser que là-bas  
vos regards sans me voir, souvent me fixeront.

Sans passé, sans futur, la joie blanche de vos dents  
et les ailes de vos yeux ne connaissent que l'instant.  
Ce sont des vols sauvages qu'en vain je chercherai  
à retenir dans la cage de mon éternité.

\*

Mon enfant défendue, pleine de grâce  
Mon enfant de chaque seconde  
de chaque atome

Mon enfant de nulle part  
et cependant  
Mon enfant des sables, des sources et de l'éternité  
Mon enfant des plaines et des clameurs  
Mon enfant des deltas, des voiles et du silence.

Mon enfant que j'aimerai toujours  
parce qu'elle m'aime un peu.  
Mon enfant au corps d'amadou  
Mon enfant aux cheveux de givre  
et d'astrakan  
que je démêle et que j'apprête  
Mon enfant aux yeux de lagune chaude  
où se couche mon soleil  
et naissent mes étoiles.

\*

*(Récit)*

Il arrive parfois que, voulant écouter de lointaines  
marées, nos deux oreilles se referment en un  
seul coquillage –

Ou qu'une paupière prisonnière de ma  
tempe ou du creux de mes paumes batte comme un  
papillon noir que l'on a trop serré.

Mon enfant croit en Dieu et aime l'amour comme  
le pain chaud qu'on brise et le vin qui emporte.

Mon enfant à demi roulée dans la laine dort toute  
seule dans l'aube pendant que je la veille et que quel-

qu'un murmure (on ne sait encore auquel des deux) :  
« Ce soir, tu seras avec moi dans mon paradis. »

\*

Pourrai-je encore me réveiller du seul sommeil  
sans fond et sans fatigue où l'on croit s'en aller  
sans scaphandre et sans plus rien peser –  
Où, perdu à mes côtés, vous sembliez  
écouter la chanson pour laquelle je suis né ?

\*

Pourrai-je m'en réveiller encore  
et avant de toucher un objet de ce monde,  
rencontrer sous mes paumes votre chair  
solitaire et toute fraîche du matin  
qui passe par la fenêtre ?

Partir insensiblement, partir  
à reculons, pour vous emporter au travers  
des portes et des murs ; pour que, découvrant  
mon absence, vous puissiez à votre gré  
passer de mon image au souvenir de ma  
présence.

Et alors, seul,  
dans l'aube des quartiers nouveaux,  
saluer l'indifférence du jour et la  
peupler de mon amour.

\*

Le saurez-vous jamais  
maintenant que je suis loin  
tout ce qu'il faut d'amour  
pour faire une prière ?

Par vos yeux grands ouverts  
je voyais Dieu passer.  
Le saurez-vous encore  
si jamais je reviens ?

Si par quelque miracle  
vous cherchiez dans les miens,  
n'allez pas Le tenter  
Il ne peut être qu'un.

\*

Je sais qu'il fallait te revoir  
et retenir au bord de tes yeux  
ce vertige sans retour  
et mon sourire trop fixe.

Tu pris peur de mes larmes lointaines  
et de leur grand silence  
mais elles naissaient de nos présences  
et me noyaient de joie.

Tu m'as donné un peu moins d'amour  
qu'il ne faut pour mourir



un peu plus aussi qu'il ne faudrait  
pour continuer à vivre.

*I am going, going, gone.*  
Je t'aimerai toujours.

Charleston, South Carolina, mars 1935.